

à la guerre civile et a consacré d'une manière définitive la cession de l'Yucatan avec le Mexique.

ÉTATS-UNIS.

— La session du Congrès Américain tire à sa fin. Ses derniers jours vont se terminer en échec pour l'administration ; battue sur toute la ligne, elle aura vu succomber en trois séances les trois mesures dans lesquelles elle avait mis le plus d'insistance et d'amour-propre d'auteur : le bill des trois millions, les modifications au tarif, et enfin la lieutenantance-générale.

Le Sénat a passé une résolution tendant à placer deux bâtimens de la marine Américaine, le *Macedonian* et le *Jamestown*, au service des Capitaines DeKay et Forbes, pour transporter en Irlande le produit des offrandes individuelles, qui ont répondu de toutes parts, à l'appel fait en faveur de ce pays.

La chambre refuse de s'occuper du bill du sénat qui autorise l'envoi du *Macedonian* et du *Jamestown* en Irlande avec les provisions destinées à soulager les souffrances de ce pays.

— Le Cour Suprême de l'Etat de New-York vient de confirmer un arrêt rendu en faveur du Consulat Français à New-York dans cette question de droit international, l'extradition d'un Notaire Français accusé de l'aux. Le Président des Etats-Unis a signé l'ordre d'extradition.

Nouvelles de L'armée.

Washington, 3 mars 10 h. du soir.

Un slip du *Picayune* de la Nouvelle-Orléans du 24 février contient quelques nouveaux avis de Tampico. Le *Sentinel* de Tampico du 13, contient des extraits des journaux de Mexico du 2, qui donnent des détails plus complets sur la capture de 70 américains par le général Minon. — Une lettre publiée par une feuille mexicaine et datée de San Luis le 27 janvier, annonce l'arrivée des prisonniers et de réjouissantes fanfaronnades sur cette sanglante victoire. Il y est dit que les forces de Mexico s'élevaient à 2000 hommes. La même lettre déclare que les Américains furent surpris de grand matin près d'une source.

Le *Sentinel* dit qu'il court des bruits, regardés comme vrais jusqu'à certain point, que Santa Anna marche vers Monterey et qu'il est possible que Minon commandât l'avant-garde. Ce général est un excellent officier de cavalerie : il a accompagné Santa Anna à son retour de l'exil et pourra peut-être relever l'énergie des Mexicains. — Les noms des 70 Américains fait prisonniers ont été publiés. Parmi eux se trouvent M. Cassius M. Clay, 2 majors, 3 capitaines, 1 lieutenant, 3 sergents et 61 soldats.

LE KNOT.

CHAPITRE 3.

SUITE.

— Au milieu de tels évènements et en face d'une armée russe avec laquelle nous brûlions d'en venir aux mains, j'aurais sans doute pu facilement m'oublier ; mais dès le premier conseil de guerre qui fut tenu, on reconnut la nécessité de propager l'insurrection le plus tôt possible et par tous les moyens praticables. Il fallait tenter une diversion sérieuse pour nous donner le temps d'organiser nos forces et d'opposer une énergique résistance à un ennemi qui pouvait en quelques jours disposer des ressources les plus considérables. On se décida donc à envoyer sans retard des émissaires dans toutes les provinces polonaises pour y soulever les populations et menacer ainsi la retraite des Russes. Vous étiez trop connu, mon père, pour qu'on ne m'envoyât pas sur-le-champ en Lithuanie, et j'arrivai porteur d'un plein pouvoir qui vous est adressé et qui vous investi du commandement de tous les corps de volontaires qui voudront se joindre à nous.

— C'est à merveille, s'écria le comte, car demain, au milieu d'une grande chasse, tous nos amis se réunissent dans une retraite sûre, et j'espère que nous ne nous séparerons plus que pour courir aux armes.

— Et que ferez-vous de moi, mon père, demanda Rosa avec un sourire qui révélait toute la tranquille fermeté de son âme, car je ne vois pas trop quel rôle je pourrais remplir dans votre petit corps d'armée ?

— Ma cher enfant, répondit le comte avec un soupir qu'il ne put étouffer, il faudra que nous nous séparions quelque temps, et je me propose de te faire conduire à Varsovie, chez ta tante : là-tu prieras Dieu pour nous.

— Oh ! de tout mon cœur, mon père ; mais pas si loin de vous. Je suis bien décidée à me tenir dans les alentours de l'arrière-garde, afin de veiller aux blessés. La fille d'un vieux soldat, une chrétienne, qui plus est, ne peut pas faire moins.

— Si les femmes nous révèlent un tel courage, dit le comte en embrassant tendrement sa fille, que ne sommes-nous pas en droit d'attendre de nos efforts ?

Ne vous faites pas d'illusion, cher comte, dit le curé ; il y a des femmes auxquelles on serait heureux de voir les hommes ressembler.

Je me range à l'avis de M. le curé, dit Stanislas en appuyant ces mots d'un regard passionné, car il est impossible de mieux dire.

Raphaël se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien ! nous combattons avec plus d'énergie, ajouta le comte, en songeant que nous avons de si chères et si nobles créatures à défendre. Mais quel est ce tumulte dans le château ? entendez-vous, Messieurs ?... Valentin, cours t'en informer.

Au moment où le vieux serviteur allait sortir, un officier russe parut sur le seuil de la porte, et quelques baïonnettes se montrèrent derrière lui. Il s'avança dans la salle en y faisant rentrer Valentin, et s'adressant au comte, qui s'était levé pour connaître le motif de cette menaçante interruption.

— C'est à M. le comte Bialewski que je m'adresse, dit-il d'un ton raide, quoique poli ? Nous tenons, Monsieur, de source certaine, que le capitaine Bialewski, votre fils, au service de S. M. l'Empereur, a traîtreusement déserté son drapeau et s'est réfugié en Lithuanie avec des intentions coupables qu'il est de notre devoir de prévenir. En conséquence, Monsieur, et supposant que le capitaine n'a pu s'écarter beaucoup du château de son père, j'ai reçu ordre de visiter cette maison et d'en interroger les habitans.

— Quoi ! mon fils aurait déserté ! s'écria le comte ; et dans quel but, je vous le demande ? Il y a là évidemment quelque étrange méprise.

— Je n'ai pas d'explications à donner, Monsieur, mais des ordres à exécuter : j'y procède sans délai, car les circonstances ne permettent pas...

— Quelles circonstances ? demanda le comte en cherchant à faire parler le rigide officier. Et qu'y a-t-il donc d'extraordinaire et de nouveau ?

— J'ai autre chose à faire qu'à débiter des nouvelles, murmura l'officier avec un air d'impatience et d'embarras.

Et, une feuille de papier à la main, il se mit en devoir de commencer ses perquisitions. Il s'approcha tour à tour de chacun des convives, confronta les ressemblances avec les traits du signalement, dont il était porteur, et ne pouvant établir de rapprochement sérieux, il se retira en annonçant qu'il allait continuer ses recherches dans le château, et que si elles étaient infructueuses, il devait y tenir garnison avec sa troupe durant quelques jours. Cette scène aussi rapide qu'imprévue avait plongé tous nos amis dans la stupeur, et le comte, ainsi que Casimir, qui avaient eu assez de sang-froid pour tromper l'officier russe par l'indifférence de leur attitude, une fois délivrés du regard inquisiteur, demeurèrent confondus devant la grandeur du péril qui les menaçait encore. Rosa, pâle et tremblante, se jeta dans les bras de son frère.

— Sauvez-le ! s'écria-t-elle, sauvez-le ! Ils vont revenir, n'en doutez pas, et Casimir sera perdu. Voici l'instant de courir aux armes, voici l'instant de chasser nos ennemis ! Je ne suis qu'une femme, hélas ! mais je vous assure que je saurai bien tenir une arme pour défendre et mon frère, et mon père, et cette maison qui nous abrite tous. Jusqu'à ce jour j'ai prié pour le salut de mon pays aujourd'hui c'est ma vie que je veux donner pour sa délivrance. Mon père, mes amis et vous, messieurs, aidez-moi et sauvons Casimir.

En parlant ainsi, et malgré le courage qu'elle s'efforçait de montrer, Rosa pleurait. Son père, ses amis, Raphaël, Stanislas, tous aussitôt l'entourèrent avec des expressions de tendresse et de dévouement.

— Ne crains rien, mon enfant, ne crains rien, lui dit le comte, ton frère est ici en sûreté, et quand bien même il serait découvert, nous sommes assez forts pour le défendre.

— Si vous le permettez, comte, s'écria Stanislas, je me charge, avec l'aide de vos amis et de nos gens, de faire mettre bas les armes à cette troupe et d'assurer ainsi notre liberté.

— Non, dit le comte, il faut, à tout prix, différer jusqu'à demain. Dieu veuille sur nous, vous venez d'en avoir la preuve. Demain, le pays tout entier se rassemble autour du château : tous nos amis y seront, et mille bras se lèveront sur un mot, sur un signe. Le prétexte de notre grande chasse endormira la vigilance de nos ennemis, et ils seront en notre pouvoir avant d'avoir pu soupçonner nos desseins. Et toi, ma fille, ma chère enfant, ramasse tout ton courage : les premiers momens de notre liberté seront consacrés à l'assurer une tranquille retraite. Car, malgré l'énergie bien connue de ton caractère, tu ne pourrais longtemps supporter le triste spectacle dont ces lieux seront bientôt témoins.

— Mon père, ne me faites pas l'injure de vous préoccuper ainsi de moi en de tels momens, reprit Rosa : vous le voyez, ce n'est pas pour moi que je tremble. Vous m'avez élevée comme doit l'être la fille d'un soldat, et vous savez que je ne redoute guère ces mille terreurs qui d'habitude assiègent l'esprit et le cœur d'une jeune fille. Bientôt je saurai contenir les inquiétudes et les alarmes de cette